

## Marceline/Albertine

### Fiche synthèse des principales ressources

Ce document ne se veut pas une analyse du personnage de Marceline/Albertine mais une recension (sûrement pas complète) des occurrences et passages où apparaît le personnage dans le roman et dans le film, des caractérisations et des trois principales interprétations : lectures mythique, ésotérique et ethnocritique. Nous présenterons en fin de document l'un des projets de Queneau pour ce personnage retrouvé grâce aux avant-textes.

#### Une lecture neutre... Que dit explicitement le roman ?

**Principalement caractérisée par l'adverbe « doucement »** : 64 occurrences la plupart avec un verbe d'énonciation mais pas toutes... et Gabriel parle de « [s]on épouse la **douce** Marceline demeurée au foyer » (chapitre 8)

#### Chapitre 2 : 18 occurrences de l'adverbe

Dans les gestes **verser**, comme dans les paroles : dire, répondre, reprendre (paroles) + 2 oxymores « crie doucement »

#### Chapitre 3 : 9 occurrences

Dire et répondre

#### Chapitre 5 : 2 occurrences

— On vous laisse, dit doucement Marceline en se tirant à son tour. Elle **ferme** doucement la porte derrière elle.

#### Chapitre 6 : 8 occurrences

Dire, répondre, demander + mentir : « Elle **mentait** doucement la Marceline, car elle entendait fort bien le type »

#### Chapitre 13 : 16 occurrences

9 de dire, répondre, demander

2 gestes : « Marceline baissa les yeux et **rosit** doucement. »

« — Vous serez ravissante, dit Marceline en **s'approchant** doucement.

Madeline la regarde dans les yeux. On cogne à la porte.

— Alors ça vient ? qu'il crie Charles. »

#### Chapitre 15 : 8 occurrences

Dire, répondre, demander

#### Chapitre 18 : 3 occurrences

Dire. Le lecteur reconnaît qu'il s'agit de Marceline grâce à cette façon de parler doucement...

#### Son portrait :

Au chapitre 2, elle apparaît brusquement, sans transition avec ce qui précède. Aucun portrait ni la moindre mention d'élément physique.

☞ **Bonne épouse, bonne ménagère** : c'est d'ailleurs sa profession !

Madame pourrait-elle me dire quelle profession elle exerce ?

— Ménagère, répond Gabriel avec férocité.

Chapitre 6, p.67

Chapitre 3 :

#### Travaux féminins :

- ✓ **tricot** « un tricot à la main. »
- ✓ elle « avait installé une sorte de cabinet de toilette » ;
- ✓ elle a « sa **lessive** sur le feu » et Gabriel précise « si ça lui fait plaisir à elle de faire sa lessive elle-même ? » « Turandot et Marceline ou plutôt Marceline et Turandot discutent des mérites ou démérites des machines à laver »

☞ **Ses qualités** : autres que la douceur...

## Sollicitude :

### Chapitre 2 :

- ✓ qui « se met à **verser doucement** des contenus de louche dans les assiettes »,
- ✓ elle s'inquiète du sommeil de Gabriel le matin « — Mais demain matin ? **demande doucement** Marceline. [...]— Tu vois, **dit doucement Marceline**. Un problème. » (p.25)
- ✓ Devant la déception de Gabriel, elle lui propose tout de suite une nouvelle trousse à manucure : « Je t'en offrirai une autre, **dit doucement** Marceline. » « Tu vois, ta tante c'est la gentillesse même » (p.28)
- ✓ elle s'aperçoit de son oubli et le rattrape : « Mais **Marceline a vu un objet qui traîne sur une commode, elle le prend, court ouvrir la porte, se penche pour crier doucement** dans l'escalier »

**Sourire** : « Gabriel se tourna vers **Marceline qui souriait** »

**Modestie** : **Marceline baissa les yeux**. — J'ai pas voulu t'empêcher de faire ton devoir, **dit-elle doucement**. (p.25)

**Docilité et soumission** : « Marceline, elle sort jamais sans moi. » (p.24)

### Chapitre 3 : **Sollicitude** de Marceline envers Zazie

« Dans un coin de la pièce, Marceline avait installé une sorte de cabinet de toilette, une table, une cuvette, un broc, tout comme si c'avait été une cambrousse reculée. Comme ça Zazie serait pas dépaysée. » (p.30)

Elle s'inquiète pour elle et pousse Gabriel à la rechercher :

— Tu ne crois pas, dit doucement Marceline, que tu devrais essayer de la retrouver ?  
[...]  
— Suppose, dit doucement Marceline, suppose qu'elle tombe sur un satyre ?  
[...]  
— Gabriel, dit doucement Marceline, tu devrais faire un petit effort pour la rattraper.

Au chapitre 6 : quand Zazie rentre accompagnée de Pedro : « Ils entrèrent donc dans la salle à manger et Marceline se jeta sur Zazie en manifestant la plus grande joie de retrouver cette enfant. »

## Ambiguïté du personnage

Le lecteur peut assez vite s'interroger sur ce personnage dont la perpétuelle douceur était tout de même bien louche... qui pouvait tout autant mentir que crier ou rosir « doucement ».

Cette ambiguïté fait tout l'intérêt du personnage et il ne faudrait pas chercher à la réduire voire à donner une réponse que Queneau fait tout pour occulter.

**Ambiguïté sexuelle** : Marceline ou Marcel. Considérer que la réponse se trouve dans le dernier chapitre serait faire peu de cas de la volonté de Queneau de brouiller les pistes. Ce n'est pas un coup de théâtre qu'il réserve dans le dernier chapitre mais un dernier trait pour gommer l'identité et donner à relire l'ensemble du roman avec un autre point de vue. Penser qu'il donne une réponse serait en réduire la portée.

Deux scènes précisément apportent un **éclairage particulier sur Marceline** :

- **La scène avec Mado** : une scène de séduction « entre femmes ».
- Le personnage est plus **énigmatique** encore dans la **scène de la visite nocturne de Pedro devenu pour cette occasion Bertin Poirée** : la bonne épouse docile a finalement plus de répondant et de mordant qu'il n'y paraît...

Elle ne se laisse pas impressionner du tout et son **langage** si châtié et recherché va changer brutalement et prendre un registre plus vulgaire :

*Avec Pedro-Surplus devenu Bertin Poirée*

— Voilà, qu'il dit, j'ai un certain nombre de questions à vous poser.

— Posez, dit doucement Marceline, mais je n'y répondrai pas.

— Il faut, dit le type. Je suis l'inspecteur Bertin Poirée.

Ça fait rire Marceline.

— Voilà ma carte, dit le type vexé.

Et, de loin, il la montre à Marceline.

— Elle est fausse, dit Marceline. Ça se voit au premier coup d'œil. Et puis si vous étiez un véritable

inspecteur, vous sauriez qu'on ne mène pas une enquête comme ça. Vous ne vous êtes même pas donné la peine de lire un roman policier, un français bien sûr, où vous l'auriez appris. Y a de quoi vous faire casser : effraction de serrure, violation de domicile...

— Et peut-être violation d'autre chose.

— Pardon ? demanda doucement Marceline.

— Bin voilà, dit le type, j'ai un sacré béguin pour vous.

[...]— Vous charriez nettement, dit Marceline en changeant brusquement de vocabulaire. Avouez que vous êtes un faux flic.

— Vous croyez qu'un flic — comme vous dites — peut pas être amoureux ?

— Alors vous êtes trop con.

— Y a des flics qui sont pas bien forts.

— Mais vous, vous êtes gratiné.

— Alors, c'est tout l'effet que ça vous fait ma déclaration ? Ma déclaration d'amour ?

— Vous ne vous imaginez tout de même pas que je vais m'allonger comme ça : à la demande.

Chapitre 15, p.159-161

Elle fait donc preuve d'un grand sang-froid... et son évasion par l'extérieur est surprenante, la voilà qui fait une sortie hautement sportive :

S'aidant des harpes le long de la descente, une valoché à la main, elle se déplaçait le long du mur avec la plus grande aisance et n'avait plus qu'un petit saut de trois mètres et quelque pour terminer son itinéraire.

Enfin son intervention finale dans la cave d'Aux Nyctalopes est décisive, sauvant toute la troupe tel un *deus ex machina*.

### Marceline ou Albertine : le choix du prénom

Louis Malle joue la carte de l'ambiguïté avec le nom d'Albertine renvoyant au personnage de Proust. Albertine est une des « jeunes filles en fleurs » à qui le narrateur voue un amour possessif au point qu'il la retient « prisonnière » (comme Albertine qui « ne sort jamais sans [Gabriel] »). « Chacune de ces Albertine était différente »<sup>1</sup> écrit le Narrateur... Albertine est un personnage insaisissable en particulier dans son attirance pour les femmes...

Alors ce changement de nom apporte-t-il quelque chose au personnage ?

Françoise Chenet trouve qu'il appauvrit l'intertexte :

Autre transformation de personnage moins grave dans ses conséquences, mais assez inutile : le passage de Marceline à Albertine et *ipso facto* de Marcel à Albert. Ce qui doit être un ressourcement du personnage à ses origines proustiennes. Mais comme Laverdure « nous ne comprenons pas le hic de ce nunc, ni le quid de ce quod » et nous n'y voyons qu'un hic : Marceline incluant Albertine est beaucoup plus riche de connotations. Marceline, personnage de Beaumarchais, renvoie, par exemple, à *La Folle Journée*, second titre du *Mariage de Figaro* qui pourrait être aussi celui du roman, et à un rôle de mère tardive et inattendue, amoureuse de son fils. Cette inscription de Beaumarchais dans le roman de Queneau, dont nous avons d'autres traces (le monologue de Gabriel, les propos désabusés sur les femmes, les problèmes dramatiques autant que comiques de littérarité et d'orthographe, le travesti de Chérubin, antithèse masculine, aristocratique, élégante et bien parlante de Zazie, le jeu sur les citations et les proverbes, etc.) pose le problème de l'intertexte radicalement différent d'une œuvre à l'autre. S'il y a beaucoup de citations, d'allusions et de pastiches, voire d'autoparodie dans le film, ils sont exclusivement à l'usage des cinéphiles. Les équivalences trouvées, de fait, étouffent le texte qui demeure en bruit de fond et le rendent inopérant.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu. À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1918

<sup>2</sup> Françoise Chenet « La caméra n'est pas un stylo » in Communication publiée dans les actes du colloque de Thionville 1994, *Pleurer avec Queneau*, in *Temps mêlés - Documents Queneau*

## Albertine dans le film de Louis Malle

Le générique final présente deux visages d'Albertine qui se superposent et se rejoignent, signifiant la dualité présumée du personnage :



**Choix de l'actrice :** il faut bien lui donner un visage... Carla Marlier, grande, très belle, hiératique, le visage impassible, ne laissant paraître aucune émotion, le corps élancé et presque androgyne, du moins par les vêtements choisis dans les différentes scènes.

Pantalon et talons plats, pull ample et bandeau assorti... bleu ou rouge ou encore blanc ivoire :



La douceur va aussi tenir à la voix de l'actrice, italienne, à l'accent marqué et à la voix traînante. Le traitement du personnage en est un peu fantastique, elle glisse plus qu'elle ne marche et est toujours filmée face caméra, tantôt en légère plongée tantôt au contraire en contre-plongée.

### Conférence de Laurent Canérot<sup>3</sup> :

- ✓ Le personnage est filmé comme un personnage fantastique ; il n'y a pas de traitement burlesque, comme pour les autres personnages ; un sort particulier lui est réservé : les décors sont construits pour elle, ses déplacements sont flottants ; elle renvoie à un fantôme. Son physique, ses costumes, la lumière et les recours au trucage contribuent à cet « effet fantastique ». Elle apparaît comme une sorte de fantôme, cf. le travelling arrière qui distingue le personnage dans la foule comme si elle n'avancait pas.
- ✓ Les décors de B. Evin sont faits pour la mettre en valeur. Les plans qui lui sont consacrés, le couloir, le scooter relèvent d'un filmage très complexe. C'est un personnage pivot, une sorte de personnage point fixe, la « mère parfaite » alors que les autres figures féminines sont inquiétantes (ex : le scandale autour du satyre, la veuve Mouaquer avec la déformation liée à la courte focale).

<sup>3</sup> Conférence donnée au Lycée Auguste Renoir, Asnières, 24 octobre 2012

## Les principales séquences :

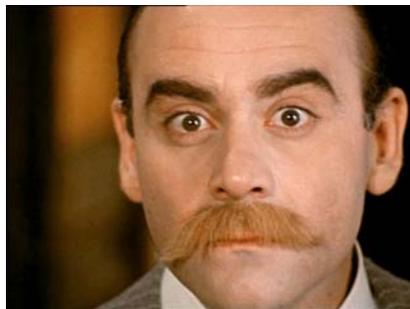
### Le dîner chez Gabriel

Dans cette scène, Albertine ne fait que servir son mari... pendant le dîner (elle, elle ne dîne pas !), elle s'occupe ensuite de sa couture... et de la manucure de Gabriel.

Filmée toujours de face, elle se déplace comme si elle glissait sur le sol, tel un être sans pesanteur. Le mouvement de la caméra est toujours le même.



### Le retour de Zazie avec Pédro-Surplus : coup de foudre de Pédro...



Impassible, imperturbable, Albertine soutient le regard hypnotisé de Pédro. Dans cette séquence, Louis Malle se cite lui-même : le coup de foudre de Trouscaillon pour Albertine reprend la musique de Brahms utilisée dans *Les Amants* (1958).

## Mado et Albertine



La scène est évidemment l'exemple parfait de l'ambiguïté entre les deux femmes. Trucages intéressants : les effets de *jump cut* qui font passer Albertine d'un côté du mannequin à un autre, les jeux de lumière des néons extérieurs, le déplacement dans le couloir : Albertine est-elle sensible aux flatteries de Mado, les incite-t-elle habilement ? L'ambiguïté du personnage est palpable dans cette séquence.

### À la poursuite d'Albertine

Changement de tenue... elle est enveloppée dans un vaste imperméable de plastique brillant dans les lumières de la nuit parisienne :





Les trucages : Albertine avance immobile, et c'est le monde qui défile autour d'elle. Encore plus hiératique que dans les scènes précédentes, un sourire un peu terrifiant plaqué sur son visage parfaitement lisse et immobile, elle ressemble à un mannequin (comme celui de la Galerie Vivienne où Turandot prend la place du mannequin)... accentuant le caractère d'inquiétante étrangeté.

#### Dans la loge de Gabriel avec Bertin Poirée

Aucune émotion ne transparaît, elle se change... en motard et laisse Zazie à sa place... Mais que va-t-elle donc faire habillée en motard ?!



#### Deus ex machina, le lampadophore devenu motard et le passeur...





## Lampadophore :

Référence aux deux poèmes de Stéphane Mallarmé :

Sonnet allégorique de lui-même	
<p>La Nuit approbatrice allume les onyx            De ses ongles au pur Crime, lampadophore,            Du Soir aboli par le vespéral Phoenix            De qui la cendre n'a de cinéraire amphore</p> <p>Sur des consoles, en le noir Salon : nul ptyx,            Insolite vaisseau d'inanité sonore,            Car le Maître est allé puiser de l'eau du Styx            Avec tous ses objets dont le Rêve s'honore.</p> <p>Et selon la croisée au Nord vacante, un or            Néfaste incite pour son beau cadre une rixe            Faite d'un dieu que croit emporter une nixe</p> <p>En l'obscurcissement de la glace, décor            De l'absence, sinon que sur la glace encor            De scintillations le septuor se fixe.</p>	<p>Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,            L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,            Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix            Que ne recueille pas de cinéraire amphore</p> <p>Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,            Aboli bibelot d'inanité sonore,            (Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx            Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)</p> <p>Mais proche la croisée au nord vacante, un or            Agonise selon peut-être le décor            Des licornes ruant du feu contre une nixe,</p> <p>Elle, défunte nue en le miroir, encor            Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe            De scintillations sitôt le septuor.<sup>4</sup></p>
1868	1887

À propos de ce dernier sonnet, Mallarmé écrit à Cazalis le 18 juillet 1868 : « J'extrais ce sonnet auquel j'avais une fois songé, d'une étude projetée sur la Parole : il est inverse, je veux dire que le sens, s'il en a un, (mais je me consolerais du contraire grâce à la dose de poésie qu'il renferme, ce me semble), est évoqué par un mirage interne des mots mêmes. »

Inversion, langage... sont bien les thèmes de Raymond Queneau, auxquels nous ajouterons la nuit, la mort et sa mythologie.

<sup>4</sup> Stéphane Mallarmé, *Poésies*

## Interprétation : Trois lectures différentes

Voir l'analyse faite à l'occasion de notre analyse des lieux.

### Une lecture mythique : déesse des enfers et psychopompe

1. Dans la première partie : **Du réel au mythe** :

C. Des lumières qui produisent des effets symboliques

Couleurs et mythe : <http://lettresvolees.fr/queneau/lieux9.html#Neons>

D. Un lieu mythique, point de départ d'une initiation : <http://lettresvolees.fr/queneau/lieux9.html#Mythe>

Miroirs



2. Dans la troisième partie : **Structures initiatiques**

Une structure mythique <http://lettresvolees.fr/queneau/lieux9.html#Initiation>

1. Le métro ou le monde des enfers (*infern*, ceux d'en bas, d'en dessous)



### Une lecture ésotérique : androgynie

Voir l'analyse faite dans la première partie : **E. Un peu d'ésotérisme à ce stade de l'étude** :

<http://lettresvolees.fr/queneau/lieux9.html#Esoterisme>

### Une lecture ethnocritique : la tante couturière dans les rites de puberté

Voir l'analyse faite : <http://lettresvolees.fr/queneau/lieux9.html#Zazie>

## Genèse du roman et du personnage : les avant-textes

En 1960, Raymond Queneau a lui-même révélé dans un article que, dans une première version, « le personnage de Marceline-Marcel (Tu Marcellus eris...) était un officier allemand déserteur planqué depuis 1942 »<sup>5</sup>

Les avant-textes qui représentent les documents préparatoires ont permis de reconstituer *Zazie avant Zazie*, grâce à deux séries de *parerga* et à un manuscrit qui n'a pas servi. D'après Paul Gayot : « À l'origine en effet, il existe un personnage dénommé Lisbeth : c'est l'épouse de Talapoince (le futur Turandot), atteinte de "tremblote" (dans le manuscrit, Mado dit d'elle qu'elle est "une paraluldingue des plus pommées"). [...] il s'agit en fait d'un officier allemand déserteur [...]. Il y a, par ailleurs, une Marceline alors épouse de Gabriel et qui accompagne celui-ci à la gare pour accueillir Zazie. »<sup>6</sup> Plus tard Lisbeth est rebaptisée Marceline. Dans cette version, le problème de l'identité de Marceline est tout à fait différent, car cette identité n'est qu'apparence alors que dans le roman définitif, elle est problématique...

Au début du chapitre XV du texte publié, « Marceline s'était endormie dans un fauteuil ». À ce moment-là, le soi-disant Bertin Poirée vient la séduire. L'avant-texte fournit une variante de ce chapitre avec Lisbeth se faisant passer pour une infirme dans une chaise roulante :

Elle reposa sur la table à ouvrage le tome 3 de l'édition originale de Clausewitz (1832) et soupira. Elle regarda l'heure, 5 heures du mat' qu'il était, et Talapoince pas encore rentré. Y avait des éblouissements devant ses yeux. Tout de même c'est un grand homme Clausewitz que Lisbeth se dit, elle se lassait pas de le relire et elle en connaissait un bout sur la question mais ça l'empêchait pas d'avoir les yeux qui lui faisaient mal comme si qu'y avait eu un marchand spécialisé ad hoc qui lui avait jeté du sable dedans (dans les yeux). Là-dessus voilà qu'on frappe à la porte.

Merde qu'elle se dit Lisbeth, c'est pas Talapoince, il a ses clés et même qu'il les aurait oubliées je les aurais entendus tous rentrer vu le chabonais que natürlich ils auraient fait.

D'autre part, c'était pas les flics. Elle connaissait son droit français. Le soleil ne se levait pas encore, ni même près de. Alors.

Un copain ? Une copine ?

Un pote ? Une pote ? Un frère ? Une sœur ?

Un être ? Une être ? (vivants puisqu'ils frappaient ; pas question de guéridon).

Lisbeth regarda la reliure de son Clausewitz et s'admira de l'avoir gardée en telle qualité malgré les campagnes et les défaites.

On frappe de nouveau. Za la porte.

Zi vais, que se dit Lisbeth. Archlore, qu'elle se dit, vla que j'oublie mon rôle. Et de loin smit à crier non sans y mett quelque effroi dans le trémolo : « Qui qu'est là ? »

Et de l'autre côté de la porte, à travers elle, vint à l'ouïe de Lisbeth, en vertu des propriétés du son transmettant le langage les mots suivants :

« Au nom de l'alloi, ouvrez. »

« Tiens, se dit Lisbeth, voilà un mot français que je ne connaissais pas. »

Et elle s'ajouta :

« Jvais tout dmême pas lui ouvrir l'huis. Jla boucle. » Elle se donna donc le conseil et le suivit.

De nouveau se firent entendre ces mots qui composent une phrase dans la langue française :

« Au nom de l'alloi, ouvrez ! » Lisbeth broncha pas.

Pis, comme ça encore une troisième fois. Et elle qui bronchait pas.

Alors de l'autre côté on se mit à agiter la clenche. Mais la porte était bien fermée. Et pis là-dssus, des coups dpoing, bing bing.

« I commence à mfaire chier, se dit Lisbeth, stinconnu. »

L'hôte maintenant fourrageait dans la serrure, probab qu'ilessayait de la kroshter.

« Merde, qu'é disait Lisbeth, merde, tarteuffel de merde. »<sup>7</sup>

<sup>5</sup> Raymond Queneau, *Romans II, Œuvres complètes III*, édition publiée sous la direction d'Henri Godard, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 2006, *Notice* de Paul Gayot, p.1696.

<sup>6</sup> *Ibid.* p.1695

<sup>7</sup> *Ibid.* p.1483-1484

Il est donc parfaitement clair que Lisbeth n'est pas française ! que ce soit par le mélange de français et d'allemand ou le fait qu'elle ne comprenne pas le « Au nom de la loi » en le transformant en « Au nom de l'alloi ». Et en effet...

Elle alla se chercher un revolver, un 7,35, sous une pile de draps et se réinstalla sur sa chaise roulante en cachant l'arme sous la couverture qui recouvrait ses pauvres jambes malades qui l'empêchaient de sortir et d'aller s'promener et d'aller faire la fouare avec son époux.<sup>8</sup>

Une fois le type entré :

Il revint s'asseoir en face de Lisbeth et, mine sans doute de trouver une occupation, guigna le bouquin.

« Alors, belle dame, qu'il susurra, qu'est-ce que vous lisez d'beau asteure ? »

Lisbeth perdit alors son attitude rétive et se mit à faire des manières.

« Clausewitz, qu'elle répondit en se tortillant. Vom Kriege, ajouta-t-elle en rougissant. C'est le titre, murmura-t-elle : Fomme Crigueu.

— Fomme crigueu, répéta l'autre. Morbleu, voilà qui me paraît être féodalement germanique.

— Eh eh, fit Lisbeth.

— Alors, autant dire que vous lisez un ouvrage écrit dans une langue germanique ?

— Eh oui. » Elle minauidait. « Et vous comprenez ?

— Dame oui.

— Comment faites-vous ?

— C'est que j'ai appris.

— Où ça ?

— À l'école. »

Le type la regarda, skeptik.

« Vous me racontez des craques.

— Dame non. » (silence)

Le type reprend :

« Et qu'est-ce que ça raconte, votre bouquin, si vous comprenez tellement bien que ça ?

— Ça ne raconte pas, c'est pas hun roman. » C'était un peu méprisant sa façon de dire ça. « C'est pas un livre de poche, qu'elle ajouta hargneusement.<sup>9</sup>

Le livre de Clausewitz est donc *Von Kriege (De la guerre)* et en effet après avoir participé à la seconde guerre mondiale comme officier allemand, Lisbeth dissimule sa nationalité et son appartenance sexuelle, et se cache sous le masque de la femme de Gabriel. Son comportement agréable et son usage courant du français contribuent au camouflage de sa véritable identité.

Les choses se précisent dans ce passage, lors que le type est descendu chercher de la grenadine...

D'un pas vif non moins que silencieux, Lisbeth se dirigea vers l'armoire, l'ouvrit et considéra d'un œil vague son contenu, lequel était uniforme. Elle (Lisbeth, non l'armoire dont le rôle passif ne peut être mis en doute), elle donc hésita. Elle hésitait, pourtant elle y avait déjà depuis longtemps songé à ce moment, elle y avait même tout particulièrement songé stematin même, lorsque l'inconnu avait fait son apparition dans la place, accompagné de Zazie. Lisbeth, dès qu'elle en avait été informée, Lisbeth avait bien pensé qu'il reviendrait, que ça y était, que c'était lui qui provoquerait la fuite, la dégringolade, la panique. Non qu'elle fût animée de la moindre peur, de la moindre frousse, de la moindre trouille, du moindre sentiment de dégringolation. Ces sentiments lui étaient vrouttmerci, totalement étrangers. Il s'agissait simplement d'appliquer les principes de l'immortel Clausewitz : fallait-il adopter l'attaque ou la défense ? Mais sous quelle forme se représenter l'attaque ? et sous quelle la défense ? Estourbir l'inconnu, était-ce attaquer ou se défendre ? Et fuir, se défendre ou attaquer ? Lisbeth referma lentement la porte de l'armoire sur son contenu lequel était uniforme, ouvrit la fenêtre, enjamba la barre d'appui et se mit à descendre non moins silencieusement qu'acrobatiquement, avec autant d'aisance qu'un siamois chat, le long du tuyau d'écoulement d'eau de pluie jusqu'à terre.<sup>10</sup>

<sup>8</sup> *Ibid.* p.1485

<sup>9</sup> *Ibid.* p.1487

<sup>10</sup> *Ibid.* p.1488

Dans ce même chapitre, l'épisode de la demande de se dévêtir permet à la Marceline de la version finale de corriger une faute de conjugaison de l'inspecteur Bertin Poirée et de s'éclipser de façon hasardeuse...

– Vêtissez-vous, ma toute belle. On dit : vêtissez-vous.  
Marceline s'esclaffa.  
– Vêtissez-vous ! vêtissez-vous ! Mais vous êtes nul. On dit : vêtez- vous.  
[...] (*il cherche dans le dictionnaire*)  
Vêtir. Y a même un accent circonflexe. Oui : vêtir. Je vêts... là, vous voyez si je m'esprimais bien tout à l'heure. Tu vêts, il vêt, nous vêtons, vous vêtez... vous vêtez... c'est pourtant vrai... vous vêtez... marant... posivement marant... Tiens... Et dévêtir ?... regardons dévêtir... voyons voir... déversement... déversoir... dévêtir... vlà. Dévêtir vé té se conje comme vêtir. On dit donc revêtez-vous. Eh bien, hurla-t-il brusquement, eh bien, ma toute belle, dévêtez-vous ! Et en vitesse ! À poil ! à poil !

p.165

Cette scène a connu aussi une autre version très différente que l'on peut lire dans un fragment isolé des *parerga* : l'intrus était une intruse... désignée sous le nom d'« Emprisonneuse Générale », qui lui demande de se mettre « à poil »... :

L'Emprisonneuse Générale la regarda du coin de l'œil et dit avec autorité à poil ce à quoi Marceline répliqua doucement oh pardon.  
– Pardon quoi ? demanda l'Emprisonneuse Générale.  
– Je voulais vous signifier par cette expression un peu vulgaire peut-être...  
– Allez, accouche.  
– Ai-je l'air d'être enceinte ? demanda doucement Marceline.  
L'Emprise Génée grogna :  
– Quoi tu veux que je te parachute ?  
– Vous ne vous rendez pas compte de la situation », dit doucement Marceline.  
L'Emprisonnée ouvrit la bouche, mais (geste) :  
« Ne vous énervez pas, dit doucement Marceline. Je ne suis pas inculpée. Je suis – tout au plus – et encore ! témoin. Il n'y a donc aucune raison pour que je me foute à poil. Songez donc, ma chère, si tous les témoins devaient se mettre à poil, le Palais serait l'île du Levant.  
– Cré conasse, dit l'Emprisonnée.  
– De toute façon, ajouta doucement Marceline, même si mon arrestation n'était pas arbitraire, je devrais tout au plus être astreinte dans un commissariat de quartier, à boire le kil de rouge matinal avec quelques agents aux yeux gonflés en attendant qu'on me renvoie dans mes foyers. Naturellement c'est moi qu'aurais payé le kil de rouge. Tandis que m'amener dans une prison véritable, et même de cette importance, évidemment je veux bien reconnaître que c'est plutôt honorifique mais enfin c'est abusif, exagéré. Je veux voir mon avocat.  
– Si je comprends bien, tu ne veux te mettre à poil que devant ton avocat ?  
– Vous êtes licenciée, ma chère. »<sup>11</sup>

Dans la première version, l'apparence cachait donc un véritable visage et l'énigme pouvait être résolue, contrairement à la version finale où l'ambiguïté reste totale et n'est pas élucidée. Avec cette identité de déserteur allemand, le roman prend une autre dimension et suggère de façon évidente le souvenir de l'occupation allemande. Queneau a donc renoncé à cette orientation contextuelle.

### **Mais Raymond Queneau a-t-il pensé à garder une Marceline allemande ?**

Quelques passages du roman, dans la version finale, gardent des traces de cette nationalité allemande. Ainsi dans le chapitre 1 :

– Bon. Alors je vous retrouve ici après-demain pour le train de six heures soixante.  
– Côté départ, dit Gabriel.  
– Natürlich, dit Jeanne Lalochère qui avait été occupée. **À propos**, ta femme, ça va ?  
Chapitre 1, p.10

<sup>11</sup> *Ibid.* p.1491

Ce n'est pas tant le mot allemand « Natürlich » qui est intéressant ici puisqu'il est aussi prononcé par le forain au marché aux puces, que la transition « À propos »... qui évoque la femme de Gabriel, autrement dit Marceline.

Dans le chapitre suivant :

- Oui, dit Zazie, je veux être institutrice.
- Ce n'est pas un mauvais métier, dit doucement Marceline. Y a la retraite.  
Elle ajouta ça automatiquement parce qu'elle connaissait bien la langue française.

Chapitre 2, p.22

Gerhard Dörr constate que « “Connaître bien la langue française” est une remarque qui ne peut évidemment pas qualifier un locuteur natif. Elle se rapporte exclusivement à un étranger ayant acquis un statut linguistique qui mérite cette appréciation. » Toutefois sa conclusion est un peu péremptoire... « Ainsi, le narrateur dissipe les derniers doutes : Marcel(ine) est d'origine allemande ! »<sup>12</sup> ajoutant que « Jacques Carelman a affirmé confidentiellement que c'est Queneau lui-même qui lui a suggéré pour son édition de *Zazie dans le métro* en bande dessinée de donner à Marcel un brin d'allure allemande. Le trait original du dessinateur : Marcel porte un chapeau tyrolien ! »<sup>13</sup>



© Jacques Carelman Gallimard

Notre conclusion serait plutôt de garder là encore la richesse de l'ambiguïté et du non-dit...

© Marie-Françoise Leudet

<sup>12</sup> Gerhard Dörr, « La douceur de Marcel(ine). Natürlich un(e) Allemand(e) » in *Queneau tous zazimuts*, p.136

<sup>13</sup> Raymond Queneau, Jacques Carelman (ill.), *Zazie dans le métro*, Gallimard, 1966, p.98. Cité par Gerhard Dörr, *op.cit.*